

Jean-François Chassay
Marie-Ève Tremblay-Cléroux
Université du Québec à Montréal

Introduction. Une présence
insistante et incertaine

En 1802, le naturaliste Jean-Baptiste Lamarck créait le néologisme « biologie » à partir de deux mots grecs signifiant « science de la vie » (ou « science des êtres vivants »). Si on voulait retracer l'archéologie du concept de posthumain, on pourrait partir de ce moment historique : la naissance d'une science sur la constitution des organismes vivants et ce qui s'en suit. On pourrait aussi choisir de remonter beaucoup plus loin dans le temps, jusqu'aux mythologies qui fondent la civilisation occidentale (le géant de bronze Talos, chez les Grecs) ou jusqu'aux textes religieux (le golem dans le Talmud). Rien n'empêche non plus de proposer un point de départ beaucoup plus tardif : Foucault pose implicitement la question du posthumain dans *Les mots et les choses*, en 1966¹. Pour Cary Wolfe,

1. Je rappelle les fameuses phrases qui viennent clore le livre : « L'homme est une invention dont l'archéologie de notre pensée montre aisément la date récente. Et peut-être la fin prochaine. Si ces dispositions venaient à disparaître

grand spécialiste du sujet, les modifications épistémologiques qui conduiront aux réflexions contemporaines sur le posthumain naissent au moment des célèbres conférences Macy, entre 1946 et 1953, qui ont réuni nombre d'intellectuels et d'intellectuelles de différentes disciplines à la recherche d'une science générale du fonctionnement de l'esprit. Une métascience qui permettrait de créer davantage de ponts entre des disciplines de plus en plus spécialisées. Dans ce cadre institutionnel et intellectuel, Norbert Wiener définit la cybernétique qui ouvre la voie à une nouvelle définition de l'humain, devenu partie prenante d'un système généralisé reposant sur les processus de communication et le fonctionnement de l'information. La société devient un vaste ordinateur dont les humains et les machines à traitement de l'information constituent différents relais².

Pourquoi proposer ces différentes dates, ces différents épisodes culturels pour inscrire la posthumanité dans l'histoire? D'abord, pour rappeler que le concept se trouve au confluent de nombreuses disciplines et ne se laisse pas facilement saisir. Il se situe même à la jonction de la science et de l'imaginaire, entre l'empirisme des expériences, le choc du réel et le rêve, le désir. Un espace s'ouvre à l'intérieur duquel on peut le circonscrire, entre les possibilités que permettent les sciences d'un côté et la projection fantasmatique de l'autre. Il correspond parfaitement à cet oxymore que représente l'expression « science-fiction ».

Ensuite — et ceci s'affirme comme la conséquence de cela —, le posthumain, pensé par l'humanité, est inexorablement lié à celle-ci.

comme elles sont apparues, si par quelque événement dont nous pouvons tout au plus pressentir la possibilité, mais dont nous ne connaissons pour l'instant encore ni la forme ni la promesse, elles basculaient, comme le fit au tournant du XVIII^e siècle le sol de la pensée classique, — alors on peut bien parier que l'homme s'effacerait, comme à la limite de la mer un visage de sable. » (Michel Foucault, *Les mots et les choses*, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque des sciences humaines », 1966, p. 398.)

2. Voir Cary Wolfe, *What is Posthumanism*, Minneapolis, The University of Minnesota Press, 2010, p. xii. Voir aussi Norbert Wiener, *Cybernétique et société*, Paris, Union Générale d'Éditions, coll. « 10/18 », 1971 [1952]. Une nouvelle traduction a été publiée en 2014 dans la collection « Points ».

L'être humain évolue, change et, d'une certaine manière, échappe depuis toujours à lui-même. Il est vrai cependant que depuis deux ou trois décennies, avec la troisième révolution industrielle (à travers les développements de l'informatique et de la biotechnologie), les possibilités de transformations, et par conséquent les débats, se sont accélérées. On envisage un humain amélioré, modifié, perfectionné, ayant des caractéristiques singulières. Mais jusqu'où doit aller la mutation? Et perfectionner par rapport à quelles normes? Le posthumain n'échappe pas à la double-contrainte. Un *homo sapiens* naît d'une femme, vit et meurt. S'il échappe aux lois de la nature, peut-on encore parler de « post- » humain? Ne sommes-nous pas alors ailleurs? Non pas au sein d'une espèce « corrigée », mais bien plutôt d'une autre espèce? Comment penser alors ce posthumain en dehors de l'humanisme, puisqu'il se conceptualise à partir de l'humanité? Nous sommes notre propre angle mort. Il faut d'ailleurs se demander quelles sont nos propres limites avant de penser au-delà, et cette question s'avère déjà passablement complexe. Jusqu'où va notre spécificité au cœur du vivant? L'anthropocentrisme et le narcissisme aidant, l'être humain a du mal à se penser autrement qu'au centre de l'univers. Dans cette perspective, se considérer comme un simple mammifère ne va pas de soi pour tous.

Pour activer sa réflexion sur lui-même, l'être humain, depuis l'Antiquité, se crée des doubles. Produites sur le mode de l'imitation, les créatures artificielles obligent l'individu à se repenser. Cependant, pour confectionner un être à son image, encore faut-il connaître celle-ci. Or, l'image que l'humanité se donne au fil des siècles n'apparaît ni stable, ni universelle, ni intemporelle. Aujourd'hui, l'automate réel des frères Droz comme celui, fictionnel, d'Hoffmann a cédé la place à une science qui a développé l'intelligence artificielle, le cyborg et le clonage. La frontière entre l'humain et son double artificiel devient de plus en plus poreuse. L'humanité elle-même — ou du moins, une partie de ses membres — songe à passer de l'autre côté du miroir, se métamorphosant en un phénomène suffisamment différent pour ajouter le préfixe « post » au nom de l'espèce. Le posthumain semble

ainsi associé à un changement, à une évolution, et donc à l'idée que l'humain ne correspond pas à un produit figé et abouti, mais à une entité plastique soumise à des adaptations et à des modifications au point de remettre en cause sa définition comme être de nature. Mais jusqu'à quel point, à l'ère qui est la nôtre où rien ne semble aller assez vite, faut-il absolument accélérer le processus? Une partie des débats actuels se trouve dans cette question. Cependant, il en existe bien d'autres. Rares sont les disciplines intellectuelles qui, directement ou non, ne sont pas concernées par les débats sur le posthumain, terme qui s'utilise dans divers contextes et recouvre des acceptions différentes, aussi bien utopiques que dystopiques. Un monde sépare les propos cataclysmiques de *La fin de l'homme* de Francis Fukuyama, pour qui les changements vers lesquelles nous nous dirigerions rappellent *Le meilleur des mondes* de Huxley, et le *Cyborg Manifesto* de Donna Haraway dans lequel le cyborg devient la promesse d'un corps hybride, libre de se transformer comme il l'entend et émancipé des formes imposées par une culture patriarcale. Les hypothèses lancées par Peter Sloterdijk dans ses *Règles du parc humain* ou les propos de l'informaticien Ray Kurzweil, convaincu que nous pourrions un jour nous transporter sur un autre support, ont une portée polémique n'ayant rien à voir avec les ouvrages de réflexions de N. Katherine Hayles, Neil Badmington, ou Cary Wolfe. Et on préférera ne pas mettre dans la même pièce, Nick Bostrom, « le transhumaniste en chef » et Leon Kass, « l'antiposthumaniste³ ».

C'est justement la pluralité des points de vue (la poursuite de l'humanité par d'autres voies ou la destruction de celle-ci), la diversité des définitions, le spectre très large des craintes et des espoirs qu'il suscite, qui expliquent la prégnance du motif du posthumain dans l'imaginaire contemporain, aussi bien en littérature qu'au cinéma et dans l'ensemble des arts visuels. Qu'un spécialiste de robotique et d'intelligence artificielle, rattaché au transhumanisme et spécialiste

3. Les termes entre guillemets renvoient aux titres qu'Antoine Robitaille accole aux deux hommes dans les chapitres de son livre qui leurs sont consacrés. (Antoine Robitaille, *Le nouvel homme nouveau. Voyage dans les utopies de la posthumanité*, Montréal, Boréal, 2007, p. 175-188 et 189-205.)

des nouvelles technologies comme Hans Moravec ait influencé autant d'écrivains⁴ est un exemple qui démontre aussi que les frontières entre science et fiction ne cessent d'être traversées. Les sciences appartiennent depuis toujours à la culture et à ses discours, il est ainsi normal de constater qu'elles jouent un rôle important dans la fiction, que ce soit pour montrer comment elles changent nos perceptions, notre rapport au monde, ou encore notre rapport au langage.

Depuis qu'elle existe, la littérature puise dans l'activité scientifique des modèles, des formes, des métaphores. Cependant, aborder le posthumain donne une orientation singulière à ce rapport aux sciences dans la fiction puisqu'il concerne directement notre existence — et sa possible disparition. L'être lui-même se trouve ébranlé dans la manière dont il se conçoit. En ce sens, l'humanité apparaît comme son propre angle mort et faire la part des choses entre l'objectivité scientifique et ce qui relève plus directement de l'idéologie devient difficile dans ce contexte. Mais là réside aussi l'intérêt des œuvres de fiction qui jouent sur les ambiguïtés d'un statut : où se trouve la frontière entre humain et posthumain? Qui en décide? À une époque où les questions d'altérité et d'identité envahissent le discours social, alors que la hiérarchisation des valeurs est largement remise en cause, ce motif permet à la littérature et à l'art de rendre compte des effets des sciences de la vie sur ce qu'on nommera une « éthique de la normalité ». Il permet aussi de réfléchir sur l'hybridité à une époque où la réflexion sur le devenir de l'espèce fragilise le consensus (artificiel, de toute manière) portant sur la définition de l'être humain.

Aborder le posthumain en littérature, au cinéma et dans les arts en général permet également de constater la valeur cognitive de ces disciplines, capable d'embrasser largement une question en déployant un savoir qu'on pourrait qualifier de *transversal*. Si les débats autour du posthumain convoquent de nombreuses disciplines, la fiction

4. Notamment Dan Simmons, Ken MacLeod et Charles Stross.

peut les mettre en scène. Dans les meilleurs cas, pour l'artiste, les idéologies sont moins des systèmes que des espaces d'affrontement, un lieu de tension où les discours se diffractent et se déconstruisent en *formant récit* et en développant une intrigue. La fiction se nourrit de toutes les lois du monde et en particulier de celles de son époque dont elle prend acte. Le posthumain comme concept, mais aussi comme figure polymorphe, comme motif polysémique, permet une réflexion forte sur le monde d'aujourd'hui.

Si les définitions qu'on en donne sont multiples, les manières de l'évoquer, on le conçoit, le sont d'autant plus. Les textes réunis dans ce cahier touchent aussi bien la fiction littéraire que le cinéma, le manga ou l'art numérique et abordent le sujet d'un point de vue esthétique, philosophique ou politique. Parfois, ces différents points de vue se chevauchent dans le même texte.

La première section du cahier, « Formes en évolution : le corps dans tous ses états », regroupe une série d'articles qui interrogent les limites de la nature humaine à travers l'idée d'une transition de l'humain vers le posthumain et la façon dont ces questions affectent la littérature dans sa forme même. Les textes d'Elaine Després, Jean-François Chassay, Alexandre Klein et Laurence Dahan-Gaida présentent tour à tour quatre formes de dépassement de la notion d'humain : dans le premier cas, par la communication; dans le deuxième, par l'Histoire; dans le troisième, par la médecine; dans le quatrième, par l'informatique. Les textes de Mélanie Joseph-Vilain et de Tony Thorström reprennent ces réflexions épistémocritiques et approfondissent le lien entre les transformations du corps humain (améliorations technologiques, clonage, cyborg), leurs impacts sur l'identité des individus et les questionnements entourant la définition de l'espèce humaine.

Le texte d'ouverture, « Saltation virale pour un post-*Homo communicans*. La série *Darwin* de Greg Bear » d'Elaine Després, questionne la définition de l'être humain et les limites de cette définition. Dans son article, elle étudie deux romans de Greg Bear,



L'échelle de Darwin et *Les enfants de Darwin*, pour les confronter à la théorie cybernétique. S'appuyant sur l'hypothèse que le mode de communication des personnages les rattache à une version évoluée de l'espèce humaine, Després se penche sur les discours critiques du fonctionnement des institutions scientifiques et politiques présents dans les romans afin de concevoir le passage de l'humain vers le posthumain comme une période de transition vers la maturité.

L'article de Jean-François Chassay s'intéresse également à la question de la transition de l'humain vers le posthumain. « Le génome est un champ de ruines » traite des *Enfants lumières* de Serge Lamothe, un livre qui bouleverse le rapport au temps et à l'évolution. Les courts récits, des « posthistoires », sont réunis entre eux par le nom des personnages, les Baldwin. Chassay y explore l'impact des technologies génétiques sur un univers en mouvement, en constante période de transition, où le point d'origine est rendu obsolète.



Dans un article intitulé « Quelle médecine pour l'homme augmenté? Étude des enjeux philosophiques de l'anthropotechnie », Alexandre Klein nous instruit sur les avancées de la médecine d'amélioration, cette branche récente de la science médicale qui ne se concentre plus sur la guérison de l'humain, mais sur l'amélioration et le dépassement de ses limites physiques. Klein défend alors la thèse que la naissance de l'utopie posthumaine est intrinsèquement liée à la biomédecine. Pour ce faire, il entame une réflexion philosophique en questionnant le statut épistémologique et éthique de ces nouvelles pratiques médicales et leur impact sur la notion même d'humanité.



Mélanie Joseph-Vilain réfléchit, à l'aide de la pensée de Haraway, à la notion de frontière, qu'elle soit entre l'humain, le posthumain et le monstre, ou entre le réel et le virtuel. Son article intitulé « Corps et corporalité dans *Moxyland* de Lauren Beukes », qui s'inscrit en continuité avec celui de Klein, tente de saisir le brouillage identitaire causé par les améliorations technologiques du corps des personnages, un brouillage qui se répercute également dans la structure du texte.



Le rôle de la génétique et de la médecine est aussi présent dans l'article de Tony Thorström. Il y étudie la matérialité du corps, sous l'angle de la représentation de l'ADN comme « livre de la vie » dans *La possibilité d'une île* de Michel Houellebecq et *Babylon Babies* de Maurice G. Dantec. Proposant un parallèle entre l'ADN, qui est composé de quatre lettres, et la littérature au cœur de sa réflexion, il démontre comment ces romans développent autrement des connaissances sur le clonage, la transmission de la mémoire et la tension entre le corps social (discursif) et le corps physique (matériel).

L'article de Laurence Dahan-Gaida, qui clôt cette section, explore comment les romans *Galatea 2.2* et *Générosité* de Richard Powers représentent la frontière entre l'humain et le posthumain en s'appuyant sur deux sciences : la biologie et l'informatique. D'une part, *Générosité*, qui postule l'existence d'un gène du bonheur, permet à l'auteure de l'article de questionner les impacts éthiques et sociétaux du séquençage du génome humain et de la médecine d'amélioration. D'autre part, par sa lecture de *Galatea 2.2*, Dahan-Gaida rappelle les tensions philosophiques entre le corps et l'esprit qui peuplent la philosophie occidentale depuis Descartes en mettant en lumière le fossé qui sépare une machine informatique réellement consciente de l'humain, un fossé causé non pas par une absence de conscience, mais par une désincarnation corporelle.

La seconde section du cahier, « Image, icône, écran : miroir du posthumain » regroupe des articles qui explorent le processus de transformation de l'humain en posthumain par la technologie. Les trois premiers textes creusent la question, abordée par Laurence Dahan-Gaida, de la frontière entre l'humain et la machine à l'aide de jeux de reflets, afin de saisir différentes figures emblématiques du posthumain (le robot, l'androïde et le cyborg). Les trois derniers articles, quant à eux, confrontent les limites de l'humanité devant un éclatement temporel causé par notre interaction avec les images et les écrans.

Cette section s'ouvre sur le texte d'Antonio Dominguez Leiva qui présente les fondements théoriques du tournant posthumaniste, afin d'exposer le rôle joué par les animes japonais à ce sujet. Centrés sur l'obsolescence de l'humain et sur son processus de métamorphose, ces animes explorent les fantasmes de perte d'humanité : devenir-cyborg, désincarnation et mutation virale. Pour Dominguez Leiva, ces représentations posthumanistes, bien qu'issues d'un Japon contemporain tourmenté par son passé militaire, ont permis de confronter la définition occidentale du posthumain qui avait cours.

Denis Mellier étudie la représentation des néosexualités, ces fantasmes sexuels liés aux technologies et aux machines, dans quelques films hollywoodiens des années 90 et du début du millénaire qu'il compare aux deux versions du roman *Demon Seed* de Dean Koontz, porté à l'écran en 1977. Pour ce faire, il rappelle la persistance des figures modernes, souvent gothiques, qui interviennent dans la construction des fantasmes néosexuels, dans le but de démontrer comment les néosexualités imaginaires reflètent la norme sexuelle masculine hétérosexuelle.

L'évolution des machines vers une forme de conscience et d'humanité est au cœur de l'article d'Hélène Machinal, « Réflexions sur le posthumain. De la question des genres dans *The Night Sessions* de Ken MacLeod ». Machinal y réfléchit sur l'utilisation du genre policier dans un roman de science-fiction. Cette hybridité formelle, qui rappelle par ailleurs celle des personnages, entre humains et machines, crée un jeu de miroir sur les tensions entourant l'évolution et l'identitaire.

Dans l'article suivant, Gaïd Girard étudie un corpus de films portant sur les limites de la perception humaine et ses possibilités d'augmentation. Sa réflexion, qui s'appuie sur Huxley et Blake, vise à comprendre comment le cinéma au XX^e et au XXI^e siècle, par son utilisation de champs / contrechamps, donne à voir « l'écran du cerveau » et ouvre ainsi les fenêtres de la perception.

Arnaud Regnauld tente de penser le (post)humain au sein d'une écologie technique par une analyse de *Filmtext 2.0* de l'artiste Mark Amerika. Cette œuvre multimédia, qui tend à transformer le lecteur-utilisateur en cyborg, lui permet d'aborder le rapport au temps réel et à la linéarité historique en cette ère d'accélération technologique.

Pierre Cassou-Noguès vient clore ce cahier avec un article intitulé « Pourquoi le posthumain perd son temps, mais ne traîne pas », qui s'intéresse à la façon dont les nouvelles technologies de communication ont transformé notre rapport au temps. Il y défend la thèse qu'Internet provoque un éclatement de la temporalité, et que, même s'il ne s'inscrit pas dans un processus de synchronisation des temporalités humaines, au même titre que la télévision, il empêche les utilisateurs de traîner. La dispersion des individus dans le temps, en plus d'être source d'aliénation, nécessite alors une réflexion sur la notion de sujet numérique.